

Frank Lestringant

Rabelais cartes sur table



Les Belles Lettres/essais

Frank Lestringant

Rabelais cartes sur table



Les Belles Lettres/Essais

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.*

ISBN : 978-2-251-45547-1

CHAPITRE I^{ER}

Topographie de *Pantagruel*

De prime abord, *Pantagruel* a fort peu à voir avec la géographie. On serait bien en peine de découvrir une carte d'ensemble pour ce fatras d'épisodes tirés des *Grandes Chroniques*. Les aventures de Panurge en particulier échappent à toute spatiologie précise ou stable. Ce n'est que par moments et par écarts que le roman de *Pantagruel* se réfère aux disciplines de l'espace. Des bribes de cartes ou des déchirures de mappemonde surgissent ou surnagent au détour de quelques épisodes, bien vite oubliées, submergées dans un incroyable magma d'événements et de propos.

Ainsi, au chapitre II, relatif à « la nativité du très redouté Pantagruel », le cosmos ptoléméen est bouleversé, à tout le moins dérangé, et placé sens dessus dessous, au mépris des règles astronomiques. Que se passe-t-il en effet ? On entrevoit la sphère terrestre, placée sous l'orbe de la voie lactée,

mais c'est pour assister au désastre de Phaéton, mal appris en l'art de conduire le soleil et ne sachant suivre la ligne éclipstique, précipitant en conséquence son char sur la terre, et mettant à sec, et par conséquent à sac, toutes les contrées subjacentes¹. L'épouvantable sécheresse qui s'ensuit a pour résultat la naissance de Pantagruel, le roi des assoiffés. D'où cette étymologie fantaisiste ou plutôt cette libre *allusion* verbale, ou jeu de mots, qui fait sens: « Car *Panta* en Grec vault autant à dire comme *tout*, et *Gruel* en langue Hagarene vault autant comme alteré, voulant inferer, que à l'heure de sa nativité le monde estoit tout alteré². »

Accumulation de rubriques, liste d'objets, parataxe d'éléments sans suite. *Pantagruel* s'ouvre par une liste généalogique dévidée sur trois pages, encore augmentée dans la seconde édition :

Et le premier fut Chalbrot, h,
 Qui engendra Sarabrot, h,
 Qui engendra Faribrot, h.
 Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes, et regna
 au temps du deluge :
 Qui engendra Nembroth, h,
 Qui engendra Athlas, qui avecques ses espaulles garda le ciel
 de tumber,
 Qui engendra Goliath [...] ³.

1. Rabelais, *Pantagruel*, ch. II, in *OC*, p. 223 ; éd. Guy Demerson, p. 223-224.

2. *Ibid.*, ch. II, *OC*, p. 224 ; éd. Guy Demerson, p. 224.

3. *Ibid.*, ch. I, *OC*, p. 219 ; éd. Guy Demerson, p. 219-220.

L'on est loin, apparemment, du développement latéral de la carte. La généalogie de Pantagruel est une liste, une simple liste, comme l'on en relève dans les premières tablettes cunéiformes, à l'origine de l'écriture et du récit⁴. « La liste implique discontinuité et non continuité. Elle peut être lue en différents sens, latéralement et verticalement »⁵. Il reste qu'elle a un bord, tout comme une pièce d'étoffe ou une carte. L'histoire du monde, des hommes et des richesses commence par une suite paratactique de rubriques. Des listes indéfinies sont tracées sur des tablettes d'argile, accumulées sans former nécessairement de sens, mais à partir desquelles l'émergence d'un sens, de plusieurs sens, est possible. La liste peut engendrer, par juxtaposition d'unités successives, une généalogie, mais aussi, par disposition latérale, un classement d'objets dans l'espace et donc, d'une certaine manière, une carte, ou du moins un embryon de carte. « L'exemple de la carte illustre parfaitement les avantages de l'écriture », note Jack Goody⁶. L'on est certes loin encore ici de la carte étale et ramifiée.

4. Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, ch. 5, « Que contient une liste ? », p. 140-196 et en particulier p. 148-196.

5. *Ibid.*, p. 150.

6. Jack Goody, *L'Homme, l'écriture et la mort. Entretiens avec Pierre-Emmanuel Dauzat*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 210. Voir aussi, du même, *Le vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, traduit de l'anglais par Fabienne Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2010.

Autre exemple, un peu plus loin dans le même roman : au chapitre VII du *Pantagruel*, les beaux livres de la bibliothèque ou librairie de Saint Victor, au quartier latin à Paris, donnent lieu à une énumération de centaines d'ouvrages, tout au long de six ou sept pages. De cette profuse liste de livres, l'on apprend qu'« aucuns sont jà imprimés », alors que les autres sont en cours d'impression « en ceste noble ville de Tubinge » ou Tübingen en Allemagne⁷.

Dans *Pantagruel*, la liste resurgit à plusieurs reprises, en dépit du bon sens, serait-on tenté de dire. Elle produit par endroits, et par séquences discontinues, un paysage, ou plutôt des fragments de paysage, qu'il nous reste à relever, à arpenter et parfois à décrire.

La Guide des universités de France

Après l'excursus initial, la chronique se poursuit sans heurt et sans référence explicite à la moindre carte. Cela continue par « la » guide des chemins de France – le mot est du féminin au XVI^e siècle –, un alphabet de noms et de toponymes que l'on parcourt au fil des études du héros à travers le pays, de province en province et d'université en université.

7. Rabelais, *Pantagruel*, ch. VII, OC, p. 236-241 ; éd. GD, p. 244.

Le meilleur exemple en est donné par le tour de France des universités qu'accomplit le jeune Pantagruel au chapitre V de ses enfances. Poitiers, Bordeaux, qu'il gagne par mer depuis La Rochelle, Toulouse, où l'on brûle les régents tout vifs, pour cause d'hérésie, Montpellier, où les médecins sentent les clystères comme vieux diables, Avignon, terre papale où l'on ne peut manquer de tomber amoureux, Valence et son souterrain sous le Rhône, Angers, d'où la peste le chasse, Bourges, Orléans et Paris décrivent tour à tour les étapes de la formation du héros. Celui-ci intervient de façon active dans l'itinéraire qu'il suit, en « inventant » au passage des lieux qu'il marque de son empreinte personnelle : près de Poitiers, il dresse la Pierre levée, dolmen propre à l'escalade et destiné à servir de passetemps aux étudiants désœuvrés du voisinage ; sur le chemin de Toulouse à Avignon, il construit en moins de trois heures le Pont du Gard et l'Amphithéâtre de Nîmes, c'est-à-dire les Arènes, « œuvre plus divin que humain »⁸.

Le modèle d'un tel récit d'itinéraire est *La Guide des chemins de France* de Charles Estienne, destinée à l'usage pratique du pèlerin et du voyageur⁹. C'est aussi l'outil littéraire des plus frustes qui permet de passer de la liste

8. *Pantagruel*, ch. V, OC, p. 231 ; éd. GD, p. 233-234.

9. Frank Lestringant, « Suivre la Guide », *Cartes et figures de la terre*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1980, p. 424-435. Cette étude est consacrée à la *Guide des Chemins de France* de Charles Estienne, 1552.

des lieux au récit d'espace. Pantagruel et *La Guide*, ou comment la promenade de toponyme en toponyme produit l'espace narratif et autorise les dérives de la fiction. La suite des lieux dessine un texte discontinu : pêle-mêle la Pierre levée près de Poitiers, le pont du Gard, l'amphithéâtre de Nîmes, le souterrain sous le Rhône à Valence déclinent sous la forme d'une liste de monuments les hauts faits du jeune Pantagruel. Plus loin, au chapitre XXXIII, la gigantesque pomme d'or du clocher d'Orléans ou, plus tard dans le *Gargantua*, la plaine sans arbres de la Beauce – fauchée d'un coup de queue par la gigantesque jument montée par le père et lui faisant dire : « Que c'est beau ce ? » – ajouteront à cette épopée toponymique des rubriques complémentaires.

Pour le lecteur contemporain, une connivence immédiate s'établit avec le narrateur, fondée sur une reconnaissance des lieux, tout à la fois topographiques et rhétoriques, évoqués tour à tour. Poitiers développe l'érection de la Pierre levée par Pantagruel, Valence, la chasse aux marouffles qui se dissimulent sous terre et par-dessous le Rhône. Toulouse appelle à soi le bûcher de Jean de Cahors brûlé comme hérétique en 1532, Bourges la glose punaise d'Accurse et cette fameuse « robe d'or brodée de merde » de la tradition juridique. Avignon, terre papale, évoque les parties de « serrecropyere » – ou serre-croupière – qui s'y jouent, Orléans le jeu de paume alors en faveur chez les étudiants. Ces déterminations,

on le voit, sont des plus hétérogènes. Tantôt le lieu est évoqué par un monument, index le désignant de façon irrévocable, tel que la Pierre levée de Poitiers, le passage souterrain de Valence, le clocher d'Orléans – mais il est vrai que Rabelais n'a pas toujours choisi le plus éminent ni le plus distinctif. Tantôt, c'est un fait récent, et quand bien même singulier : répression anti-luthérienne à Toulouse, ville barbare où l'on brûle les régents d'Université, ou peste d'Angers. Parfois encore, de simples dictons émanant d'une doxa multiséculaire : Montpellier à l'odeur de clystère, Avignon aux mœurs libres, Valence où l'on danse, Bourges la docte, se voient confier cette tâche d'illustration du lieu¹⁰.

Dans la liste-itinéraire, c'est moins la liaison verticale qui compte, ce passage d'une étape à la suivante, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Avignon, Valence, Bourges, même s'il obéit ici au schéma approximativement circulaire d'un tour de France accompli au rebours des aiguilles d'une montre, que la liaison horizontale du lieu à l'histoire qui s'y rapporte.

Pantagruel suit la guide dans le désordre, et surtout par intermittences, jusqu'au terme du roman. Le ton des romans de Rabelais n'est pas uniforme, observe Béatrice Périgot¹¹. Son univers de référence varie d'un épisode

10. Rabelais, *Pantagruel*, ch. V, *OC*, p. 230-231 ; éd. GD, p. 232-234.

11. Béatrice Périgot, « Rabelais et le modèle épique de l'Arioste », in Frank Greiner et Jean-Claude Ternaux (éd.), *L'Épopée et ses modèles de la Renaissance*

à l'autre, et parfois à l'intérieur du même épisode. Ruptures, trous, extensions surprenantes de certaines parties d'épisodes, brisées de raccourcis surprenants, voire incompréhensibles. On observe dans tout le livre une incessante distorsion entre plusieurs types de tons, entre plusieurs types d'espace qui se succèdent, se superposent et s'enchevêtrent.

Sur quelle carte se déploient les épisodes successifs de *Pantagruel*? pourrait-on se demander. La réponse est immédiate: aucune. À moins d'imaginer une carte froissée, lacérée, déchirée, dont on ne peut saisir que des bribes éparées, des lambeaux, de surcroît à diverses échelles, voire à des échelles variables.

La guerre contre les Dipsodes

Pantagruel semble faire fi des cartes, hormis en deux passages, auxquels Abel Lefranc, il y a un siècle déjà, a accordé une attention toute particulière¹², à savoir le chapitre XXIII, « Comment Pantagruel partit de Paris ouyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amaurotes », et l'épilogue ou plus exactement « La conclusion du present livre, et l'excuse de l'auteur ».

aux Lumières. Actes du Colloque international de Reims (16-18 mai 2001), Paris, Éditions Champion, 2002, p. 192.

12. Voir Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel. Étude sur la géographie rabelaisienne*, Paris, Librairie Henri Leclerc, 1904, p. 7 sqq: « Le voyage de France ».

Au début de la guerre contre les Dipsodes, c'est-à-dire les Assoiffés, Rabelais se raccroche subitement à une carte. Tout à coup, au chapitre XXIII, apprenant que les Dipsodes étaient issus de leurs limites et avaient gâté un grand pays d'Utopie, c'est-à-dire du pays de Nulle Part, et tenaient la ville des Amaurotes assiégée, Pantagruel part de Paris « sans dire adieu à nully »¹³. Il arrive à Rouen, avec au passage, le paradoxe des lieues variables, plus brèves en Île de France, et plus longues à mesure que l'on s'éloigne vers la province, le tout expliqué par des raisons sexuelles¹⁴. On fornique avec entrain au départ, mais la lassitude gagne bientôt les couples de piétons, vite lassés, et les étapes monotones s'allongent désespérément. Denis Diderot se souviendra de ce chapitre itinérant et obscène dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, transposant le raisonnement de Panurge de la France à l'océan Pacifique¹⁵. Les escales, fréquentes au début et pleines d'ardeur, s'allongent inévitablement, rendant les étreintes plus rares et plus éparées. Les marins épuisés raréfient leurs escales et les Tahitiennes désirables et aimantes s'éloignent sans retour.

De Rouen, Pantagruel et ses amis arrivent à « Hommefleur », c'est-à-dire Honfleur, où ils vont

13. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXIII, *OC*, p. 298 ; éd. GD, p. 308.

14. *Pantagruel*, ch. XXIII, *OC*, p. 298-299 ; éd. GD, p. 308-309.

15. Denis Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, « Folio », 2002, p. 76.

s'embarquer. Mais ils doivent attendre le vent propice et calfeutrer leur nef. Sur ce, Pantagruel reçoit une lettre d'une dame de Paris, qu'il a quittée sans la saluer. Une fois le message déchiffré, non sans difficulté, il s'en contriste et volontiers serait retourné à Paris pour faire sa paix avec la belle. Mais Épistémon lui recommande de partir sans tarder, en prenant modèle sur Alexandre qui, pressé de partir à la conquête de l'Asie, rompit le nœud gordien, plutôt que de le dénouer : « que le navire restant à l'ancre, quand la nécessité presse, il faut couper la chorde plus tost que perdre temps à la deslier »¹⁶. Une heure après, le vent du nord-nord-ouest s'étant levé, ils font voile et gagnent la haute mer.

Et quelle est leur route ? Ils vont vers l'ouest tout d'abord, puis le sud-ouest, contournent l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Rabelais s'inspire de la préface du *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum* de Simon Grynaeus¹⁷, citant dans le même ordre et sous les mêmes graphies les escales successives, Porto Santo, « Medere » ou Madère, les « isles de Canarre » ou Canaries, puis Cap blanco, « par Senège », le Sénégal, « par Cap virido, par Gambre », le Cap vert,

16. *Ibid.*, p. 301.

17. Simon Grynaeus, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, Bâle et Paris, 1532. Voir A. Tilley, « Rabelais and geographical Discovery », *The Modern Language Review*, II, 1907, p. 316. Sur l'ouvrage de Simon Grynaeus, voir Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1980, p. 29-30.

la Gambie, « par Sagres, par Melli » et par le « Cap de bona sperantza », le Cap de Bonne Espérance, avant de remonter à l'est et de faire « scalle au royaume de Melinde », sur la côte orientale de l'Afrique¹⁸. Cette navigation de Pantagruel suit la route des Indes, qui est celle de Vasco de Gama.

Le tout, après quelques escales imaginaires, se termine dans le néant : « passans par Meden », c'est-à-dire par rien, « par Uti, par Udem, par Gelasim, par les isles des Phées, et jouxte le royaume de Achorie », autrement dit « sans territoire », finalement arrivent au port d'Utopie, le non-lieu par excellence ou le lieu qui n'est pas¹⁹.

Le parcours est logique. Le monde de Pantagruel se distend, s'étend et se recourbe vers l'est²⁰. Il tourne le dos au Nouveau Monde, ignore tout simplement l'Amérique et se replie à l'orient sur lui-même, c'est-à-dire sur un monde de papier et de fiction, un monde d'idée,

18. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXIII, OC, p. 301, et note 6, p. 1316; GD, p. 311. Cf. Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel*, ch. II, p. 9-11.

19. *Pantagruel*, ch. XXIII, OC, p. 301; éd. GD, p. 311.

20. Comme l'a bien vu Scott D. Juall, « Early Modern Franco-Ottoman Relations : Utopian Mapping of Imperialist Encounters in François Rabelais's *Pantagruel* », *Études rabelaisiennes*, t. XLIV, Genève, Droz, 2006, p. 79-110, et en particulier p. 88-93 : « Utopie in *Pantagruel* : christian West encounters muslim East » et « Early modern geopolitical realities and Rabelais's cartographic imagination ». Le tout débouche sur l'examen de la mappemonde cordiforme d'Oronce Finé, p. 99-102. On peut tout de même émettre des doutes sur l'identification du toponyme Melinde ou Melinda avec Malindi et surtout sur sa suréminente signification, au cœur de la carte cordiforme, p. 101.

où se déroule la féroce guerre de Pantagruel et de Panurge contre Loupgarou et les Dipsodes, c'est-à-dire les Altérés, ceux qui ne cessent d'avoir soif.

Réversibilité du Nouveau Monde enfermé dans la bouche de Pantagruel

Avant l'épilogue, qu'il reste à parcourir, s'ouvre une longue et significative parenthèse. Dans l'avant-dernier épisode du roman, le narrateur Alcofrybas Nasier, pour se protéger de la pluie, pénètre, en marchant tranquillement, dans la bouche de Pantagruel et y découvre tout un monde. « Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur vit dedans sa bouche²¹ ». Erich Auerbach a consacré à ce chapitre un commentaire particulier de son livre *Mimésis*²². Il y montre que s'y conjuguent deux modèles distincts, l'almanach populaire du géant Gargantua et l'*Histoire vraie* de Lucien de Samosate, où un monstre marin engloutit un navire avec ses occupants.

Parcours à l'échelle un, semble-t-il tout d'abord. Très vite cependant, ce monde bouge, ou plutôt se déforme, mouvant et plein de surprises, au fur et à mesure

21. *Pantagruel*, ch. XXXII, OC, p. 330-333; GD, p. 344-347.

22. Erich Auerbach, *Mimésis. La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, 1968, ch. XI, p. 267-286.

de la progression. S'agrandissant démesurément, il se rétrécit pour finir et revient à une taille humaine ou presque humaine en conclusion. Si le monde de Rabelais est aussi déconcertant, il le doit en partie à cette instabilité, à l'instar de la géographie de son temps, en constante mutation, et qui ne s'arrête que très tard aux contours que nous lui connaissons.

L'épisode, au départ, se souvient des *Histoires vraies* de Lucien de Samosate. Chez Lucien, le narrateur découvre dans la bouche d'un monstre marin un nouveau monde avec des montagnes, des forêts, des cultures, un temple, une fontaine, des vignes²³. Mais, par la découverte inopinée du « nouveau monde » dans la bouche du géant et par la leçon de relativisme qu'il suggère, Rabelais rattache l'actualité immédiate des Grandes Découvertes à un thème folklorique déjà exploité dans les *Chroniques gargantuines*. Le macrocosme élargi par Colomb et Magellan se renverse dans le microcosme d'un corps démesurément agrandi.

En quoi « le monde que renferme la bouche de Pantagruel » est-il « un nouveau monde », comme le dit celui « qui vous fait ces tant veritables contes », autrement dit maître Alcofrybas Nasier ? « Un nouveau monde », vraiment ? « Certes il n'est mie nouveau »,

23. Lucien, *Les Histoires vraies*, livre I, 30-II, 2, in *Œuvres complètes*, traduction d'Émile Chambry, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2015, p. 130-137.

rétorque avec assurance le planteur de choux²⁴. Il ajoute toutefois, pour se mettre à la portée de son interlocuteur, qu'il juge un peu simple d'esprit : « mais l'on dist bien que hors d'icy y a une terre neufve où ilz ont et Soleil et Lune : et tout plein de belles besoignes : mais cestuy cy est plus ancien²⁵ ». Ce sont des on-dit ou des racontars touchant les Terres-Neuves et autres lieux lointains. Il faudrait y aller voir. Une seule certitude : ce monde-ci est le plus ancien ; ce monde-ci, c'est-à-dire le monde intra-buccal contenu dans la bouche de Pantagruel.

« Monde nouveau » ou « terre neuve » ? Bien au contraire, pourrait-on dire, car ce nouveau monde ressemble fort à l'ancien. Rien de bien nouveau en lui. Tout y ressemble exactement à l'ancien monde que l'on a quitté, en bien et en mal. On y plante des choux pour vivre. On y meurt de la peste comme dans notre monde, « tant que le charriot court par les rues²⁶ ». L'on s'y promène, l'on y monte sur des rochers qui sont ses dents et l'on y découvre avec émerveillement « les plus beaulx lieux du monde, beaulx grands jeux de paulme, belles galleries, belles praries, force vignes, et une infinité de cassines à la mode Italicque par les champs pleins de delices²⁷ ». En redescendant par les dents de derrière,

24. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXXII, OC, p. 331 ; GD, p. 345.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*, p. 332.

27. *Ibid.*, p. 332.

ou plutôt en redévalant vers les lèvres, l'on est détroussé par des brigands au coin d'un bois. Puis l'on arrive dans une contrée où l'on gagne sa vie à dormir, et où ceux qui ronflent bien fort gagnent bien sept sols et demi par jour. Commentaire des sénateurs sur les mésaventures du voyageur détroussé: «lesquelz me dirent que pour tout vray les gens de delà estoient mal vivans et brigans de nature²⁸». Les gens de delà, comme il se doit, sont méprisés par les gens de deçà.

L'« autre monde » qui est dans la bouche de Pantagruel n'est pas exactement un monde inverse. C'est la répétition du monde « de deçà ». « Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau », note Erich Auerbach²⁹. Cependant, affligée d'une malléabilité constitutive, cette structure élastique qui varie et se métamorphose au fil des répliques et de la progression du voyageur – en l'occurrence « l'auteur » Alcofribas Nasier, anagramme de François Rabelais – représente le non-lieu idéal où placer le thème de la relativité des connaissances.

Conclusion de l'épisode tirée par le narrateur lui-même: « Là commençay penser qu'il est bien vray ce que l'on dit, que la moytié du monde ne sçait comment l'autre vit³⁰. » L'« autre monde » est tout le contraire

28. *Ibid.*

29. Erich Auerbach, *Mimesis. La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1968, ch. XI, « Le monde que renferme la bouche de Pantagruel », p. 267-286, cité p. 273.

30. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXXII, OC, p. 332; GD, p. 346.

d'un nouveau monde. C'est le même monde répété, redoublé, et pour finir refermé sur lui-même. Ce thème, d'une extrême actualité à l'époque, est évoqué sur un ton dérisoirement familier. Il n'est donc pas de nouveau monde qui tienne dans le *Pantagruel*. Tout ce que l'on a devant les yeux est un nouveau monde hypothétique, ruiné d'entrée de jeu par le bon sens du planteur de choux.

L'utopie se dégonfle et le corps du géant se rétracte. Tout à coup, car il faut finir, le narrateur émerge de lui et retombe sur ses épaules, puis achève tranquillement la conversation avec celui qu'il a habité et parcouru le temps d'un vagabondage buccal – « plus de six mois », à ce que dit Pantagruel, quelques minutes seulement, conclut le lecteur hilare. L'odyssée corporelle s'achève en une phrase : « Et passant par sa barbe me gettay sus ses espaulles, et de là me devalle en terre et tumbé devant luy³¹. » Aboutissement de la chute et point final.

Ce temps est éminemment malléable, comme le corps même du géant, comme l'espace parcouru par le narrateur. C'est en définitive un temps court, un temps familier, un temps restreint. Un nouveau dialogue s'engage entre le géant et l'auteur voyageant en sa propre fiction. Le voyage dans l'au-delà ou l'en-deçà du corps s'achève en conversation familière, et même vulgaire, entre familiers, entre proches.

31. *Ibid.*, p. 333 ; GD, p. 346.

Le dialogue entre maître et serviteur commence par la gorge et retourne à la gorge. La gorge du géant, qui est le lieu de départ et presque d'origine d'Alcofrybas Nasier, « l'homme du nez », si l'on peut dire, est aussi le lieu d'arrivée, ou plutôt le réceptacle des excréments du voyageur. À la première question du géant : « Dont viens tu, Alcofrybas ? », « je » répond très simplement : « De vostre gorge, monsieur. » À la dernière question, « Voire mais, où chioys tu ? », même réponse immédiate et très brève, presque identique, au premier mot près : « En vostre gorge, monsieur. » La boucle est bouclée. La dernière réplique fait écho à la première, et achève la conversation, avec la reprise tour à tour déférente et ironique, voire insolente, du « Monsieur ». Avant l'éclat de rire du géant : « Ha, ha, tu es gentil compaignon (dist il) », et la conclusion. Tout s'achève par les remerciements, ironiques et parodiques, de l'auteur envers son maître Pantagruel : « – Grand mercy (dis je) monsieur, vous me faictes du bien plus que n'ay deservy envers vous³². »

Comme le dit Erich Auerbach, « à aucun moment il ne lui est permis de se reposer à un niveau de réalité qui lui serait familier³³ ». Monde plastique, monde dissemblable que celui de Rabelais, monde aux formes et aux

32. *Ibid.*, p. 333 ; GD, p. 347.

33. Erich Auerbach, *Mimésis*, ch. XI, « Le monde que renferme la bouche de Pantagruel », p. 275.

contours flexibles, incessamment flottants. « Chez lui il n'y a aucun critère esthétique; rien n'est incompatible³⁴. » Rabelais se moque encore de l'esprit de clocher de ses contemporains d'Europe, et de France, plus précisément. L'œuvre de Rabelais est un immense jeu où tous styles, genres, disciplines se heurtent et se font éclater mutuellement. Le principal est la malléabilité de cette construction, qui tour à tour gonfle et se contracte.

Confusion extravagante et illimitée. Certes, mais la carte dans tout cela? Pas de carte stable, ni surtout de mappemonde dans le premier livre de la geste pantagruéline. Le corps est tout le contraire d'une sphère. On est encore loin de la tête de Panurge, que l'on verra palpée et longuement décrite par Frère Jean au chapitre XXVIII du *Tiers Livre*, qui la lisse et la lit comme un monde vieillissant³⁵. Ici, rien encore de ferme ni de solide. Le monde de *Pantagruel* est un monde en mouvement, instable et sans véritable contour. L'expression « nouveau monde », que l'on trouve dans le texte, n'a rien à voir avec le Nouveau Monde des Modernes, celui que viennent de

34. *Ibid.*, p. 281.

35. Rabelais, *Tiers Livre*, ch. XXVIII, OC, p. 438-439. Pour une lecture cartographique de ce passage, voir Tom Conley, *The Self Made Map: Cartographic Writing in Early Modern France*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996 et 2010, ch. 5, « An Insular Moment: from Cosmography to Ethnography », p. 167-201, et en particulier p. 170-174; Frank Lestringant, « Le Monde dans la barbe de Panurge (*Tiers Livre*, XXVIII) : l'inscription du savoir cosmographique dans l'œuvre de Rabelais », in Dominique Boutet et Joëlle Ducos (dir.), *Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2015, p. 233-245.

découvrir et parcourir Espagnols et Portugais, et qu'ils nomment et baptisent par rivières, chaînes de montagnes et régions. Nul territoire et nul toponyme dans la bouche de Pantagruel, hormis « Aspharage », la ville « du gosier », « Laryngues et Pharingues », qui sont « deux grosses villes telles comme Rouen et Nantes riches et bien marchandes »³⁶. Le nom du dernier lieu évoqué, « une petite bourgade à la devallée », un lieu d'utopie ou plutôt de cocagne, est tout simplement oublié par le héros et narrateur, qui jette en passant, non sans désinvolture : « j'ay oublié son nom ». Ce qui ne l'empêche pas d'évoquer ensuite la meilleure chère qu'il y fit³⁷.

La réflexion sur un thème d'actualité, en l'occurrence la révolution de la vision du monde qu'ont entraînée les Grandes Découvertes, s'achève par la mention d'un essai de cosmographie fantastique : « Veu que nul avoit encore escrit de ce pais là auquel sont plus de .XXV. royaumes habitez, sans les desers, et un gros bras de mer : mais j'en ay composé un grand livre intitulé l'*Histoire des Gorgias*³⁸ » – « Gorgias », non pas par rapport à Platon et à son contradicteur sophiste, mais tout simplement parce que ces peuples demeurent dans la gorge de Pantagruel. La fiction se renverse en soi, au terme d'un parcours où le comique gigantal a entrouvert la porte

36. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXXII, OC, p. 332 ; GD, p. 345.

37. *Ibid.*, p. 332 ; GD, p. 346.

38. *Ibid.*, p. 333 ; GD, p. 346.

à la méditation sur l'espace mouvant des nouveaux mondes de la Renaissance.

Espace mouvant, certes, mais plus encore espace réversible. Le dehors s'inverse en dedans, et le contenant en contenu. Le narrateur entre dans sa propre fiction, où il vit, dort, se promène, mange et défèque, et en ressort bagues sauvées. Ou plutôt il en rapporte « un grand livre », un livre sur l'intérieur du livre, dans lequel il peut entrer à son tour, marcher, voguer et d'où il pourra à nouveau ressortir. Et ainsi de suite, sans fin, en raison de la structure fractale propre à l'épisode fictif, incluant le narrateur qui parle, écrit et publie à n'en plus finir.

L'intéressant est que la carte surgit et s'étale soudain dans la fiction, qu'elle n'est pas absente en définitive de l'épisode, qu'elle le conclut presque. Certes elle n'est pas désignée en toutes lettres, mais elle est implicite, contenue dans l'*Histoire* mentionnée des *Gorgias*, alignant côte-à-côte vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts, cela va sans dire, ainsi qu'un gros bras de mer.

La carte, en définitive, est sous-jacente au texte. Ou plutôt elle s'entremêle à lui, en un ensemble inextricable³⁹. On ne saurait négliger la part de l'ironie qui parcourt tout ce chapitre itinérant et le rend on ne peut plus réjouissant.

39. Voir Réal Ouellet, « Le discours fragmenté de la relation de voyage en Nouvelle-France », *Saggi e Ricerche di Letteratura francese*, vol. XXV, 1986, p. 177-200, et notamment p. 177-182.

Un monde éparpillé vers l'est et refermé, à l'ouest, sur les Cannibales

Dans le dernier chapitre du *Pantagruel*, qui contient « La conclusion du présent livre, et l'excuse de l'auteur », la suite, une suite fictive, est annoncée⁴⁰. L'espace s'élargit, sans vraiment s'ouvrir. Le programme est ainsi présenté : « Et comment il passa les mons Caspies, comment il naviga par la mer Athlantique et deffit les Caniballes, et conquesta les isles de Perlas. Comment il espousa la fille du roy de Inde nommé Presthan⁴¹ ». À peine l'occident s'est-il ouvert avec les îles des Cannibales et de Perlas qu'il se referme sur le vieux monde, un monde traditionnel comprenant l'Inde et le légendaire royaume du Prêtre-Jean. L'Amérique, tout juste écornée, est bien vite oubliée.

Il a beau s'éloigner des rivages d'Europe pour passer les monts Caspies et naviguer à travers l'Atlantique, défaire les « Caniballes » des Antilles et conquérir les îles de « Perlas », sur la côte méridionale de l'isthme de Panama, avant d'épouser la fille du roi des Indes nommé Prêtre-Jean ou « Presthan », Pantagruel n'inaugure guère de nouvelles routes maritimes. Il répète des parcours éprouvés, confirmés par les grandes navigations,

40. Rabelais, *Pantagruel*, ch. XXXIV, OC, p. 336 ; GD, p. 350.

41. *Ibid.* p. 336 ; GD, p. 350.

et surtout entrelacés avec des itinéraires de légendes, remontant au Moyen Âge et n'empruntant que fugitivement aux voyages récents⁴².

Cette fantasmagorie ensuite s'évade délibérément de toute carte. Pantagruel a beau descendre en Enfer, dont il brûle cinq chambres, met à sac la grande chambre noire, jette Proserpine au feu, et rompt quatre dents à Lucifer, ainsi qu'une corne au cul, avant de remonter enfin jusqu'aux régions de la lune, pour savoir si, à la vérité, la Lune est entière, et si les femmes en ont trois quartiers en la tête, il reste dans l'espace fantasmagorique habituel. Guère de carte ici, mais un espace légendaire traditionnel et passablement misogyne. Au total, un univers à étages, comme dans les fictions polémiques les plus éprouvées, et assez peu de rapport avec la cartographie.

Peut-on parler d'une géographie de *Pantagruel*? Rien de ferme ni de stable en elle. Ignorant totalement l'Amérique, et contenue à l'intérieur de l'Ancien Monde, voire de l'Europe augmentée de l'Inde fabuleuse, elle échappe à toute fixité, se dérobe à tout dessin, s'évanouit de toute carte. Évanescence comme celle de Lucien, et aussi malléable, sa figure est fuyante, rebondissante, insaisissable.

*

42. Frank Lestringant, *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994; 2nd éd. Genève, Droz, 2016, p. 71-77, et notamment p. 73.

